

5<sup>e</sup> Année - N° 179.

Le numéro : 30 centimes

21 Mars 1918.

# LE PAYS DE FRANCE



Organe des  
ÉTATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

Abonnement pour la France. 15 Frs.

*G<sup>al</sup> Brulard*

Edité par  
**Le Matin**  
2.4.6  
boulevard Poissonnière  
PARIS

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs.

## UN DE NOS CONTRE-TORPILLEURS EN RÉPARATION



Dernièrement, le contre-torpilleur « Obusier », au cours d'une patrouille, prenait en chasse un sous-marin ennemi qu'il ne tardait pas à attaquer. Tout en cherchant à se dérober, le sous-marin l'entraîna vers des mines dont l'une, heurtée par la coque de notre chasseur, fit explosion, lui causant de graves avaries. Grâce à ses cloisons étanches, l'« Obusier » put gagner un port voisin où notre photographie le représente dans un bassin où il est en réparation.

# LE PAYS DE FRANCE

## LA SEMAINE MILITAIRE

Du 7 au 14 Mars



Les Allemands ont recommencé leurs raids aériens sur Paris. A deux reprises, le 9 et le 12 mars, leurs « Goths » ont bombardé la capitale. La première de ces attaques, exécutée par une quarantaine d'appareils, coûta la vie à 13 personnes : il y eut 50 blessés et des dégâts matériels assez importants. Un des avions ennemis, abattu par nos batteries en forêt de Compiègne, fut retrouvé en pièces avec ses quatre passagers carbonisés. Le deuxième raid, auquel soixante « Goths » ont participé, fit à Paris et en banlieue, uniquement parmi la population civile, 103 victimes, dont 34 morts, et détruisit en totalité ou en partie quelques immeubles. Contrairement à ce qu'espéraient sans doute les instigateurs de ces agressions criminelles, elles n'ont, pas plus que les précédentes, ébranlé le moral des habitants ; le plus grand calme n'a cessé de régner dans la capitale et les Parisiens se sont conformés, avec une discipline remarquable, aux mesures de précautions édictées par l'autorité. Les Allemands ont perdu, dans cette vingt et unième incursion contre Paris, quatre de leurs meilleurs appareils, plusieurs des hommes qui les montaient ont été tués : ils ne sont arrivés qu'à fortifier chez tous les Français la conviction qu'il est nécessaire de pousser la guerre jusqu'à ce que l'Allemagne soit mise hors d'état de nuire à l'humanité.

Londres et la côte est de l'Angleterre sont, plus souvent encore que Paris, visités par les raids aériens : on signalait le 104<sup>e</sup> le 13 mars ; aussi les aviateurs de nos alliés infligent de cruelles représailles aux villes boches qu'ils peuvent atteindre : Stuttgart le 10 mars, Coblenz le 12, Fribourg le 13, ont été sévèrement bombardés. Moins crânes que les habitants de Paris et de Londres, les habitants des quatre principales villes rhénanes ont adressé au gouvernement impérial une pétition par laquelle ils lui demandent de faire cesser les bombardements de villes ouvertes, en représailles desquels elles ont été plusieurs fois, et seront sans doute encore bombardées.

Le front belge a fourni quelques communiqués intéressants. Les Allemands avaient réussi, le 7 mars, au cours d'une petite opération, à prendre pied dans des tranchées avancées de nos alliés dans la région de Kippe ; ils en ont été complètement chassés le 9. Les Belges ont pris leur revanche dans trois raids ; dans la région de Nieuport, le même jour, le premier pénétra dans les lignes de l'ennemi, lui tua un grand nombre d'hommes et ramena vingt-deux prisonniers ; le second enleva un ouvrage avancé et y fit trois prisonniers. Le 11, un coup de main audacieux, au nord de Dixmude, livrait à nos amis quelques prisonniers de plus, et ils repoussaient victorieusement deux tentatives contre leurs lignes. Enfin, le 13, après avoir forcé des tranchées au sud-est de Lombaertzyde, ils ont arrêté, sur la deuxième ligne ennemie, la contre-attaque qui en débouchait.

L'animation est toujours très grande sur le front britannique ; les Allemands y ont exécuté différents coups de main plus ou moins importants, dans lesquels ils n'ont pas été plus heureux que d'habitude. Tous les secteurs sont nommés dans les communiqués, mais les opérations ont été plus vigoureusement tentées sur la partie du front qui se trouve en Belgique. L'échec de quelques tentatives ennemis marque la journée du 7 : c'est à l'est d'Epéhy, au sud-est du bois Grenier, à l'est de Poelcappelle, au nord-ouest de La Bassée que se placent ces petits faits : les Allemands enlèvent quelques hommes aux Anglais, mais ils s'en laissent prendre davantage. Le 8, voit se produire un gros effort contre les lignes britanniques au sud de la forêt d'Houthulst : l'attaque, soigneusement préparée par l'artillerie, se déclenche sur plus de 1.600 mètres, avec une grande impétuosité : elle est cependant repoussée partout sauf en un point où les Boches, faisant usage de liquides inflammés, contraignent nos alliés à abandonner leurs positions et à se retirer à 500 mètres en arrière. Mais, dès que les circonstances le permettent, les Anglais contre-attaquent ; ils rejettent l'ennemi à 300 mètres au delà de leur ancienne ligne, non sans lui faire subir de très grosses pertes, sans éprouver eux-mêmes plus que des pertes légères. Un autre succès, le même jour, couronne un coup de main britannique à l'est de Laventie. Les Allemands tentent un autre coup de force, le 19, au nord du château de Polderhoek, au sud de la route de Menin ; celui-là se fait aussi sous le couvert d'une violente préparation d'artillerie, et sur un front de 1.600 mètres. La lutte est très ardente, et elle dure jusqu'au cours de la nuit suivante avec des alternatives de pertes

et de gains. Un moment, même, l'ennemi pénètre sur 200 mètres dans la ligne des postes anglais ; mais, finalement, il est repoussé partout, ayant subi des pertes sévères. Un autre détachement ennemi, opérant vers Neuve-Chapelle, se faisait battre le même jour. Enfin, les Portugais effectuent avec succès un coup de main, qui leur rapporte un certain nombre de prisonniers, dans la région de Neuve-Chapelle, et un autre petit raid, au sud de Fleurbaix, mené par les hommes du West-End, permet à nos alliés de grossir le nombre des Boches qu'on emmène ce jour-là à l'arrière des lignes britanniques. Les journées suivantes ne sont pas moins remplies. Nos alliés attaquent avec succès, le 10, au nord-ouest de Saint-Quentin et au sud-est de Cambrai : ils cueillent là encore des prisonniers. Par contre ils subissent des agressions : l'une à l'est d'Armentières, l'autre à l'est de Passchendaele ; ils les repoussent, mais dans la première quelques-uns de leurs hommes disparaissent. Des opérations analogues marquent le 11 ; les Anglais réussissent un coup de main au sud de Saint-Quentin et ils font avorter une tentative contre leurs lignes à La Bassée, ainsi qu'une attaque allemande au nord-est de Passchendaele, sur 1.000 mètres de front ; l'ennemi est battu, perd du monde et laisse des prisonniers à nos alliés. Ce sont les Portugais qui sont attaqués en force le lendemain, au sud-est de Laventie. Ils obligent les Boches à se retirer. Le 13 mars, vers le Polygone, les Anglais font 37 prisonniers et prennent 3 mitrailleuses. Quatre tentatives ennemis sont repoussées.

Sur le front français, on a de nouveau signalé l'étroite coopération des Américains avec nos troupes. Ils se sont fait remarquer dans une affaire à l'est de Reillon, ainsi qu'à l'est de Neuville et devant Badonviller. Dans tous les secteurs, les Boches ont fait contre nos lignes les tentatives habituelles. Le 11, il y eut une double attaque assez forte de nos lignes à la côte de l'Oie et au Mort-Homme. Un violent bombardement l'avait précédée, mais ne put lui assurer le succès : elle fut repoussée. Nos hommes ont, eux aussi, en diverses circonstances, pris le rôle d'assassins. Le 10, ils ont pénétré dans les lignes ennemis à l'est d'Aubérive ainsi que dans la région de Badonviller : ils y ont opéré de nombreuses destructions et fait des prisonniers. Le lendemain c'est dans la région de Fresnes et au nord de Courtecon qu'ils attaquent avec succès les postes allemands. Une forte attaque, après bombardement, contre nos lignes à l'ouest de Vaudesincourt, le 13 mars, donne lieu à un combat assez vif qui se

termine à notre avantage. Le même jour, nos hommes repoussent un coup de main dans la région de Loivre.

### NOTRE COUVERTURE

#### LE GÉNÉRAL BRULARD

« Son nom est un drapeau », porte la dernière citation du général Brulard ; en effet on le trouve partout où l'on s'est battu depuis trente ans ; Tunisie, Tonkin, Algérie, Madagascar, Maroc.

Né le 1<sup>er</sup> mars 1856 à Besançon, sorti de Saint-Cyr en 1879, le général Brulard a fait sa carrière dans l'arme de l'infanterie ; lieutenant au 24<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, capitaine au 1<sup>er</sup> régiment étranger, lieutenant-colonel au 1<sup>er</sup> tirailleurs algériens, colonel au 2<sup>e</sup> étranger, il est chargé en 1912, comme brigadier, de réorganiser l'armée chérifienne.

Lorsque la guerre avec l'Allemagne éclate, il est placé à la tête d'une division d'infanterie. Nommé général de division le 25 octobre 1914, il prend une part brillante à l'expédition des Dardanelles.

Le général Brulard a été cité six fois à l'ordre de l'armée. Chevalier de la Légion d'honneur le 10 juillet 1894, le général Brulard a gravi tous les échelons de l'ordre : son élévation à la dignité de grand-croix date du 9 janvier 1918, au moment où il passait dans la section de réserve. Le motif qui accompagnait sa nomination est ainsi conçu :

« Partout où il a été, Algérie, Tonkin, Madagascar, Maroc, Dardanelles, front de France, a fait preuve de qualités militaires de premier ordre, et, dans les circonstances les plus graves, à la tête de forces importantes, s'est montré un chef dans toute l'acception du mot. Par sa valeur, son énergie, son sang-froid, sa bravoure, s'est acquis, au cours de la campagne actuelle, un tel ascendant que l'un de ses supérieurs hiérarchiques a pu dire de lui : « Son nom est un drapeau. » (Croix de guerre.)

# La Sibérie et le Japon

L'intervention japonaise en Sibérie que l'on annonce comme prochaine présente un intérêt capital. L'Allemagne ne se propose rien moins que la conquête du monde ; non seulement elle voudrait asservir toute l'Europe, mais encore l'Asie, sans compter l'Afrique et une bonne partie de l'Amérique. C'est sous l'empire de ce rêve de domination universelle que nos ennemis ont entrepris la construction de leur fameux Bagdad. A travers toute la Turquie d'Asie ils ont jeté ce long ruban de rails, afin de pousser une tentacule menaçante vers les Indes dont les richesses ont, de tout temps, suscité les convoitises des conquérants. Encore quelques années et cette ligne serait devenue le Hambourg-Bombay. La prise de Bagdad par l'armée britannique a fermé cette route vers l'Orient aux appétits germaniques ; malheureusement la capitulation maximaliste leur en ouvre deux autres. Par l'Ukraine, le Caucase, la Perse et l'Afghanistan, l'Allemagne dispose maintenant d'une nouvelle voie d'infiltration vers les Indes. Déjà, en 1916, avec le concours de la Turquie, elle avait soulevé une partie de l'Empire des Chahs contre les Alliés et nous avait créé de ce côté de graves difficultés. Aujourd'hui que la déliquescence russe est complète, les Turco-Allemands vont reprendre leurs menées dans ces parages, en utilisant la voie ferrée construite pendant la guerre jusqu'au lac d'Ourmiah en prolongement du réseau transcaucasien.

Dans le nord la menace germanique est encore plus grave. Par le Transsibérien la Chine se trouve aujourd'hui à portée des Empires centraux. Cette ligne ne passe-t-elle pas à proximité de Kiachta, le débouché de la « route du thé » à travers la Mongolie et, d'autre part, par son embranchement mandchourien n'aboutit-elle pas à Pékin ? Par cette voie nos ennemis pourraient donc envoyer dans la république Céleste des légions d'émissaires pour y entretenir le désordre et annihiler les efforts des partisans de l'Entente et, d'autre part, recevoir les produits de l'Extrême-Orient qui leur font défaut. L'intervention japonaise aurait ce résultat, d'une importance capitale, de boucher cette porte aux Allemands et ce ne serait pas le seul. La présence d'une armée nipponne en Sibérie constituerait en outre un noyau de cristallisation pour les éléments russes restés fidèles au sentiment national et qui semblent relativement nombreux dans ce pays ; enfin elle empêcherait les Empires centraux d'utiliser les énormes ressources que renferme le nord de l'Asie.

La Sibérie n'est point du tout une immense glacière, une terre éternellement couverte de neige et, partant, complètement improductive. Tout au contraire, elle possède de prodigieuses richesses et de toute nature. Sa partie moyenne est entièrement couverte par une forêt qui n'en finit pas. De l'ouest aux rives du Pacifique, dans toute la largeur du continent, s'étend une futaie ininterrompue, laquelle couvre une surface égale à huit ou dix fois la France, pour le moins, et jusqu'ici elle a été à peine entamée. C'est la dernière grande réserve forestière du monde. Plus au sud, également dans toute la largeur du continent, se rencontrent d'immenses espaces très fertiles. Sur des millions de kilomètres carrés, le sol, constitué par des « terres noires », possède une fécondité remarquable. Dans toute cette région, en récompense du plus petit travail de défrichement, le colon obtient de magnifiques moissons, il lui suffit de labourer et de semer pour récolter ; point besoin d'engrais ; ces terres vierges produisent sans effort. Et toutes les céréales réussissent parfaitement : le froment, l'avoine, l'orge, le seigle. Aussi bien la Sibérie est-elle appelée à devenir un des greniers du monde. Si donc on laissait les Allemands s'installer en Sibérie, ils en feraient cette colonie de peuplement pour l'excédent de leur population qu'ils réclamaient avec tant d'arrogance avant la guerre, et deviendraient bientôt les maîtres d'un des principaux marchés de céréales du monde. Ce n'est pas tout ; à côté de ses terres à blé, le sud du pays renferme d'immenses plaines herbeuses, admirablement appropriées à l'élevage des bêtes à cornes. Les steppes au midi du Transsibérien, entre Tomsk et l'Oural, sont aussi devenues un des centres de l'industrie laitière les plus importants du monde. Avant la guerre, la production annuelle du beurre en Sibérie n'était pas inférieure à 140.000 tonnes métriques, et chaque jour un train composé de wagons frigorifiques partait des bords de l'Obi pour en apporter d'énormes quantités dans les ports baltiques de la Russie d'où elles étaient exportées sur Londres et sur Paris. C'est la suppression de ces arrivages qui, en grande partie, a déterminé la crise du beurre dans nos pays. Privés de cette précieuse denrée culinaire, les Allemands vont, sans nul doute, travailler à réorganiser le réseau russe pour pouvoir en importer chez eux d'énormes quantités.

Comment concilier l'existence de pareilles richesses avec un climat aussi rigoureux que celui de la Sibérie ? Rien de plus simple à expliquer

avec le secours d'un peu de géographie. Cet immense pays n'est point du tout situé tout entier dans la zone polaire, comme on se le figure généralement. Si son extrémité septentrionale se trouve sous le même parallèle que le Spitzberg, la plus grande partie de ce vaste territoire est comprise entre des latitudes tempérées. Irkoutsk est aussi éloigné du pôle que Rotterdam et Vladivostock est situé sous le parallèle de Florence. Par suite ces régions, si elles sont soumises à des froids rigoureux, jouissent d'un véritable été et, ainsi que dans tous les pays situés au milieu d'un continent, il est singulièrement chaud.

En juin, la région productrice de beurre dont nous parlions tout à l'heure possède la même température que Marseille à pareille époque et, en juillet, à Irkoutsk la moyenne thermique correspond à celle de Grenoble ; bien plus, dans le sud du pays souvent le thermomètre monte à 40° à l'ombre. L'exemple le plus remarquable des écarts énormes entre l'hiver et l'été se présente à Verknayansk. Dans cette localité on a relevé des froids de 60 à 68° et, en juillet, la température moyenne est la même que celle des environs de Dieppe. Pour mon compte, nulle part je n'ai autant souffert de la chaleur qu'en Sibérie, et par ces températures étouffantes, impossible de respirer librement. Tout le temps, il faut garder les vêtements hermétiquement boutonnés, la tête couverte d'un épais voile soigneusement clos, les mains et les poignets garnis de gants épais pour se garantir des moustiques. Cet insecte est la plaie de la Sibérie ; dès que vous approchez d'un fourré il en sort de véritables nuages suivis d'essaims nombreux de taons et de petites mouches sanguinaires. En pareil cas, si votre moustiquaire n'est pas complètement close, en quelques instants vous êtes défiguré.

Les animaux ne souffrent pas moins que les hommes de ces maudites bestioles et, pour protéger leurs troupeaux dans les pâtures, les paysans allument des feux fumeux auprès desquels les vaches viennent ruminer. Après cette description de l'été en Sibérie, on comprend que l'évolution des plantes soit très rapide et que des céréales semées à la fin d'avril arrivent à maturité en août. Mais quelle que soit l'ardeur du soleil, elle ne

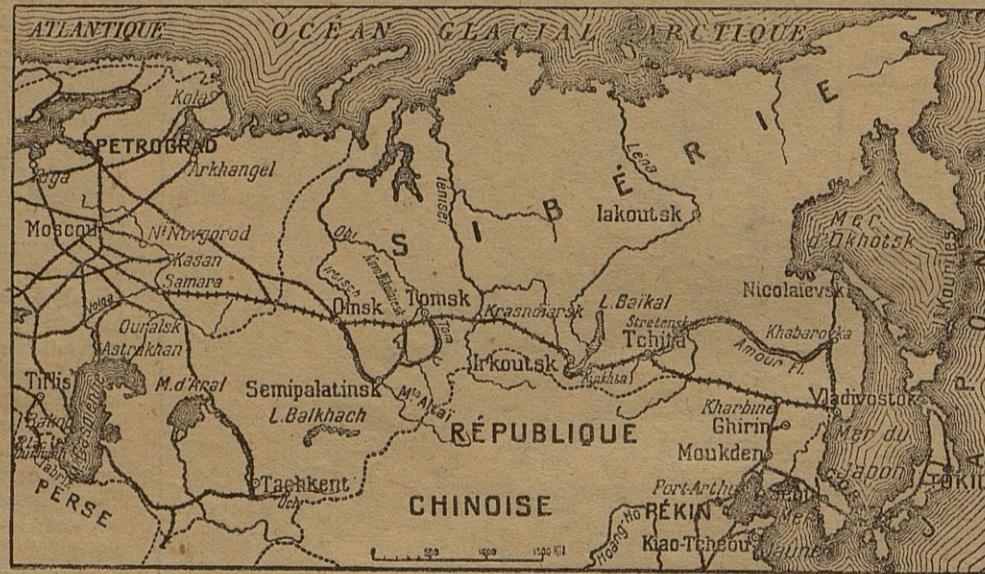
pénètre guère dans le sol et seulement ses couches superficielles dégèlent pendant l'été. De là ce spectacle paradoxal de magnifiques moissons poussées sur des terres qui, à une profondeur d'un mètre et souvent moins, demeurent éternellement glacées.

Les richesses minérales ne sont pas moins abondantes que les richesses agricoles. L'or est très répandu dans toute la Sibérie. Sur les bords de l'Iénisseï deux districts ont fourni 608 tonnes du précieux métal, soit près de deux milliards de francs ; en Transbaïkalie, un seul gisement a, en trente ans, donné un rendement de plus de 800 millions ! Les gîtes de minéraux, de cuivre et de fer ainsi que

des gisements de charbon sont également très étendus et très nombreux. Enfin, l'île de Sakhaline renferme des sources de pétrole abondantes.

Le principal obstacle qui, jusqu'ici, a retardé la mise en valeur de toutes ces richesses réside dans le manque de voies de communication. Ce pays, grand comme vingt-quatre fois la France, ne possède que des débouchés précaires vers la mer. Son front maritime sur l'Océan glacial demeure bloqué par des banquises, de même que sa côte nord-est ; sur la mer du Japon, la situation est meilleure, mais encore loin d'être satisfaisante. Durant quatre mois, la baie de Vladivostock gèle et, durant cette période, ce port ne reste ouvert que grâce à l'emploi constant de puissants brise-glace. Aussi bien la seule ligne intérieure comme le seul débouché vers l'extérieur reste le Transsibérien, un ruban de rails de 6.650 kilomètres de Vladivostock à l'Oural, sur lequel se branchent un certain nombre d'embranchements vers le sud. Pendant la guerre, la situation a été notablement améliorée dans l'est par l'ouverture d'une nouvelle ligne. Partant de Vladivostock, cette voie gagne, par l'Oussouri, la vallée de l'Amour, franchit ce fleuve sur un pont de 2.300 mètres, le plus long pont du monde, dit-on, après celui du Forth, près d'Edimbourg, puis, remontant ce puissant cours d'eau, va rejoindre le Transsibérien aux environs de Nertchinsk après un parcours de 1.650 kilomètres.

Disposant de ces deux lignes de chemins de fer, une armée japonaise pourrait avancer à travers la Sibérie orientale ; néanmoins ses progrès seraient certainement très lents. Tout ce pays est couvert de montagnes ; avec cela, pas de routes, et une population très clairsemée. La Province Maritime dont Vladivostock est la capitale, grande à peu près comme la France, ne renferme que 500 à 600.000 habitants. Plus à l'ouest, en Transbaïkalie, les Cosaques bouriates, des Mongols se montrent, assurent les dépêches des agences, réfractaires aux théories nouvelles ; si le fait est vrai, nos alliés pourront trouver dans ces troupes de précieux auxiliaires. Avant la révolution, de nombreux Sibériens se montrèrent partisans résolus de l'autonomie de leur pays ; il importe donc de travailler à développer ce sentiment et de prêter le plus tôt possible un puissant concours à ces patriotes ennemis du maximalisme. La Sibérie vaut que l'Entente fasse un effort à fond pour la sauver des griffes de l'Allemagne.



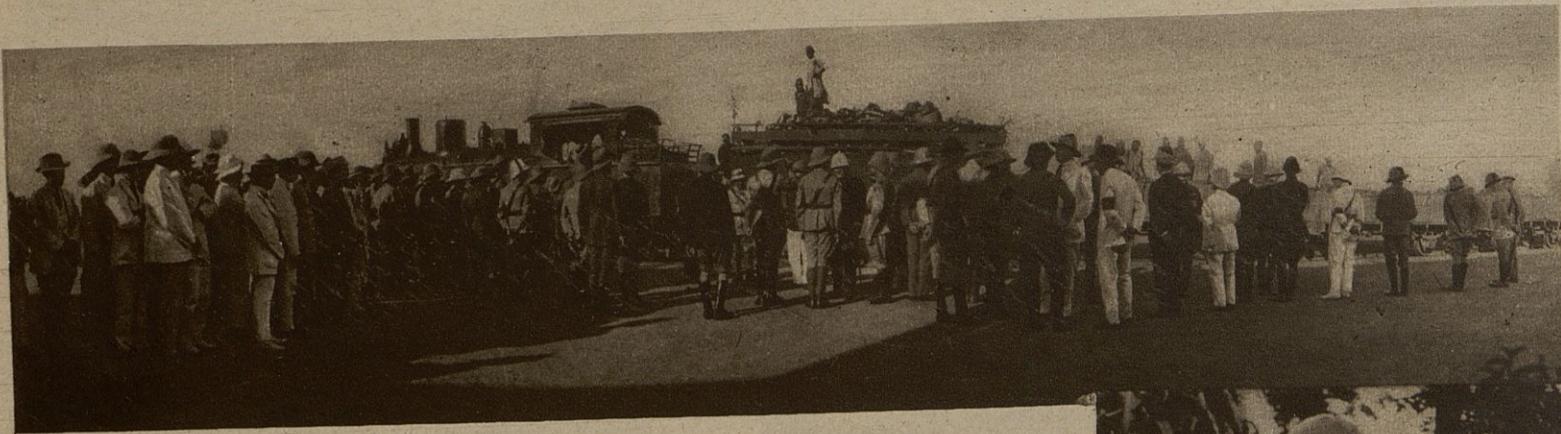
LES VOIES FERRÉES RUSSES VERS LA PERSE, LA CHINE ET LE JAPON.

## LES RUINES DE L'ÉGLISE DE SILLERY



A 10 kilomètres de Reims, le vieux bourg de Sillery, qui fut le berceau de l'illustre famille des Brulard-Sillery et qui a donné son nom à des crus fameux de vins de Champagne, possédait une église bâtie du 12<sup>e</sup> au 13<sup>e</sup> siècles et embellie d'âge en âge grâce aux dons des fidèles. Le rétable présente une « mise au tombeau » finement sculptée et dont, aujourd'hui, les personnages semblent pleurer sur les ruines de l'église écrasée par les obus allemands.

## L'A FIN DE L'EST-AFRICAIN ALLEMAND



Réception officielle, à Tabora, ville principale de l'ancienne colonie allemande, du général Malfeyt, commissaire royal des territoires récemment conquis.



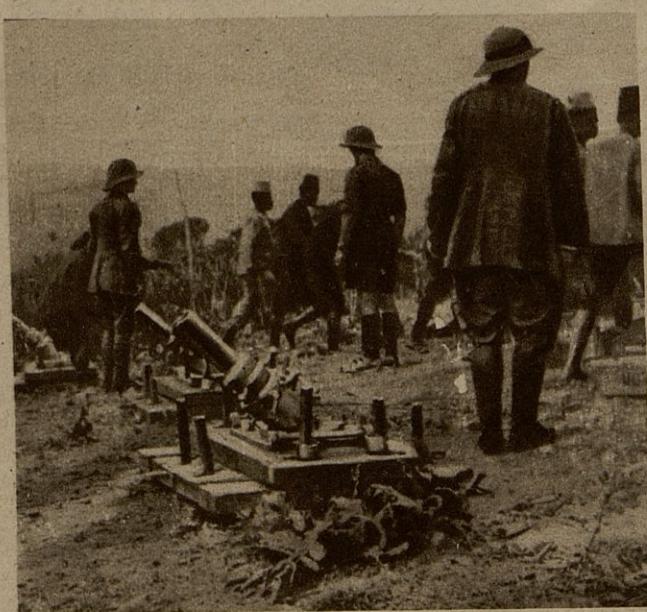
La belle ordonnance de ce bataillon indigène révèle les solides qualités que les Belges ont su inculquer à leurs troupes africaines.



Voici un puissant ouvrage allemand dont les Belges se sont emparés pendant la poursuite des derniers ennemis en retraite vers Mahengé.

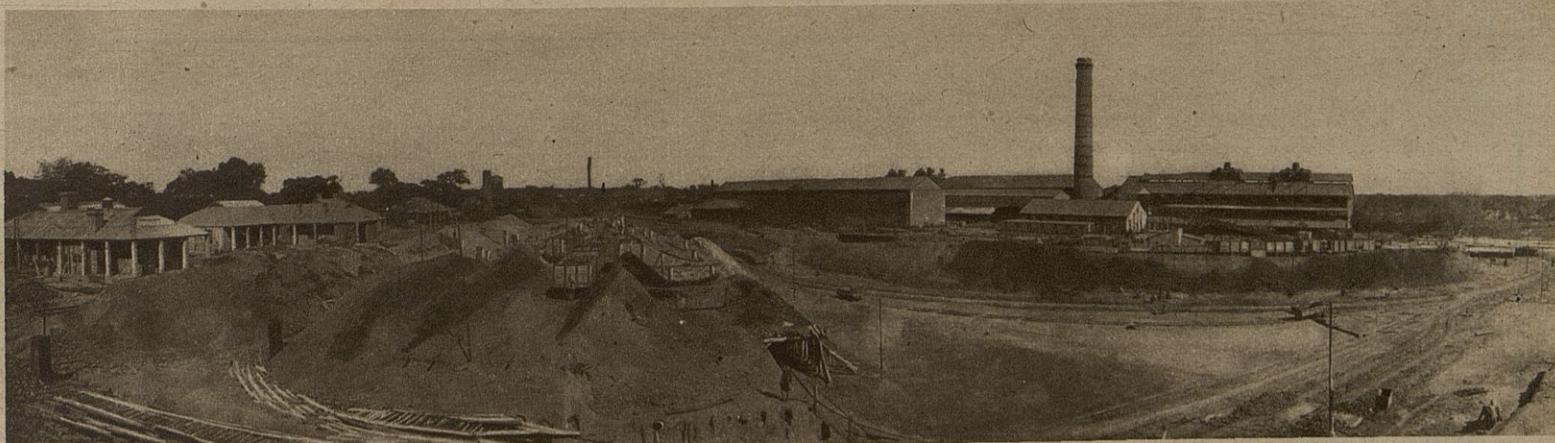


Le colonel Huyghé, de l'armée belge, un des vainqueurs de Mahengé.



La campagne de l'Est africain s'est glorieusement terminée par la prise de Mahengé, dernier refuge des forces allemandes en Afrique, à laquelle ont coopéré les Belges et les Anglais. La lutte a été longue et a été rendue particulièrement pénible par les difficultés de ravitaillement dans un pays aussi neuf. Malgré ces difficultés, les Belges ont toujours été supérieurement armés et équipés. Voici une de leurs sections de mitrailleuses servies par des noirs.

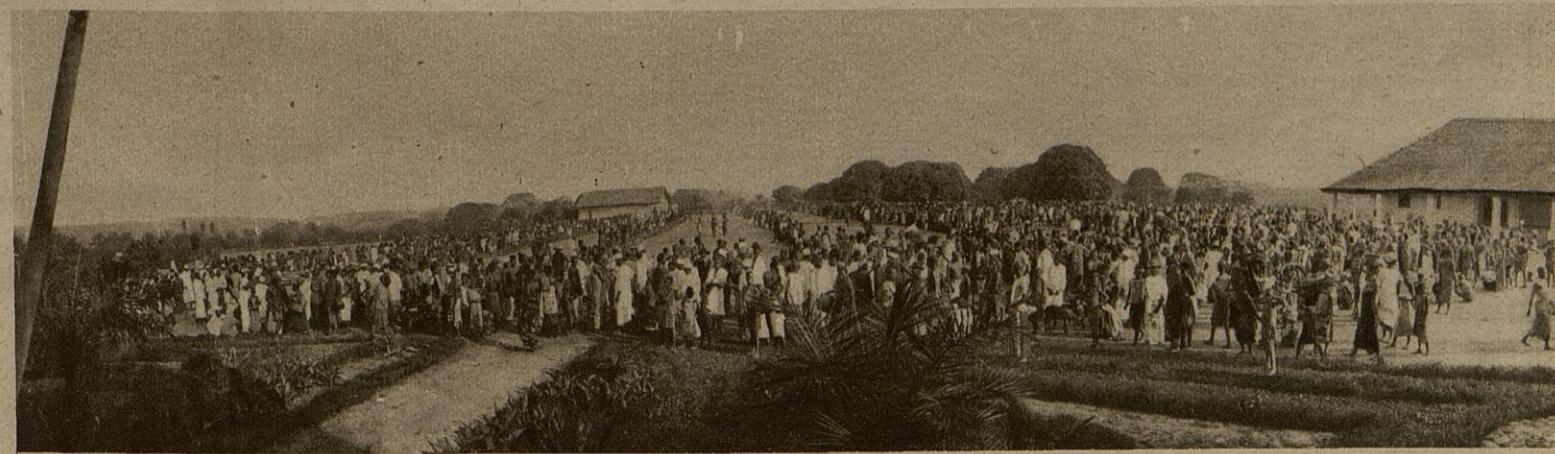
## L'EFFORT DES BELGES AU CONGO



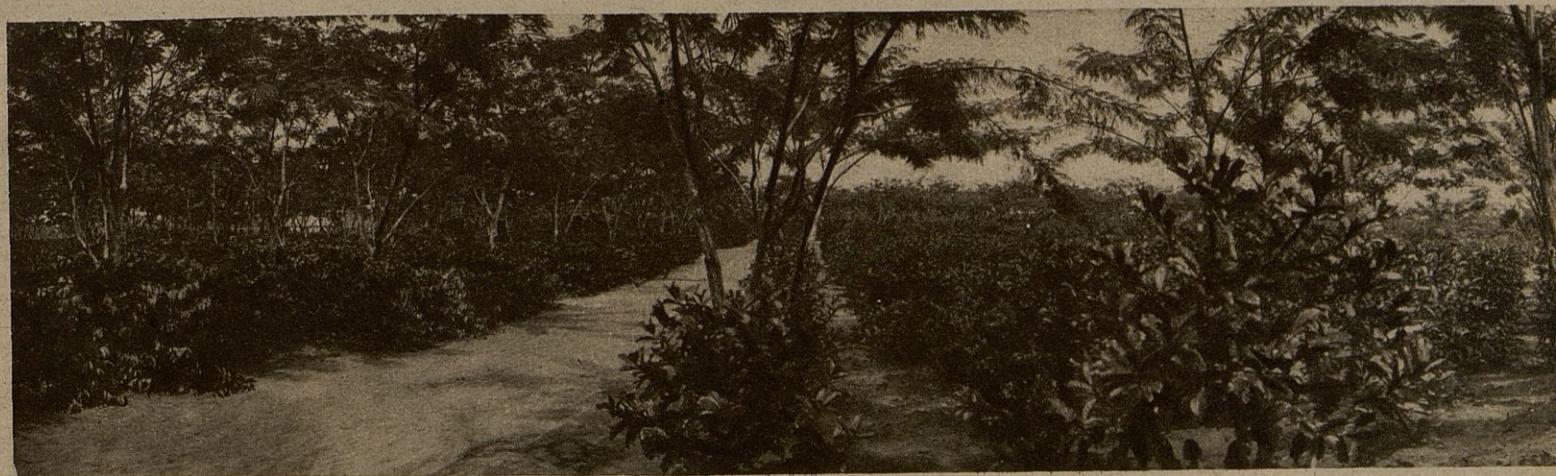
Cette vue des usines et des bureaux d'une puissante exploitation belge à Silos, en évoquant l'aspect des grands établissements industriels de Belgique, donne bien l'impression que nos alliés faconneront le Congo à l'image de leur patrie.



Ce n'est pas, pour le voyageur, un mince sujet d'étonnement que de découvrir en plein paysage tropical, à Lubumbashi, ces ateliers et ces fours à coke exploités, tout comme en Europe, par une grande firme belge.



Le commerce des denrées de toutes sortes a pris une extension considérable, en rapport avec le développement de l'agriculture. C'est à Kassongo, dont voici le marché, que se traitent les transactions sur les produits du sol.



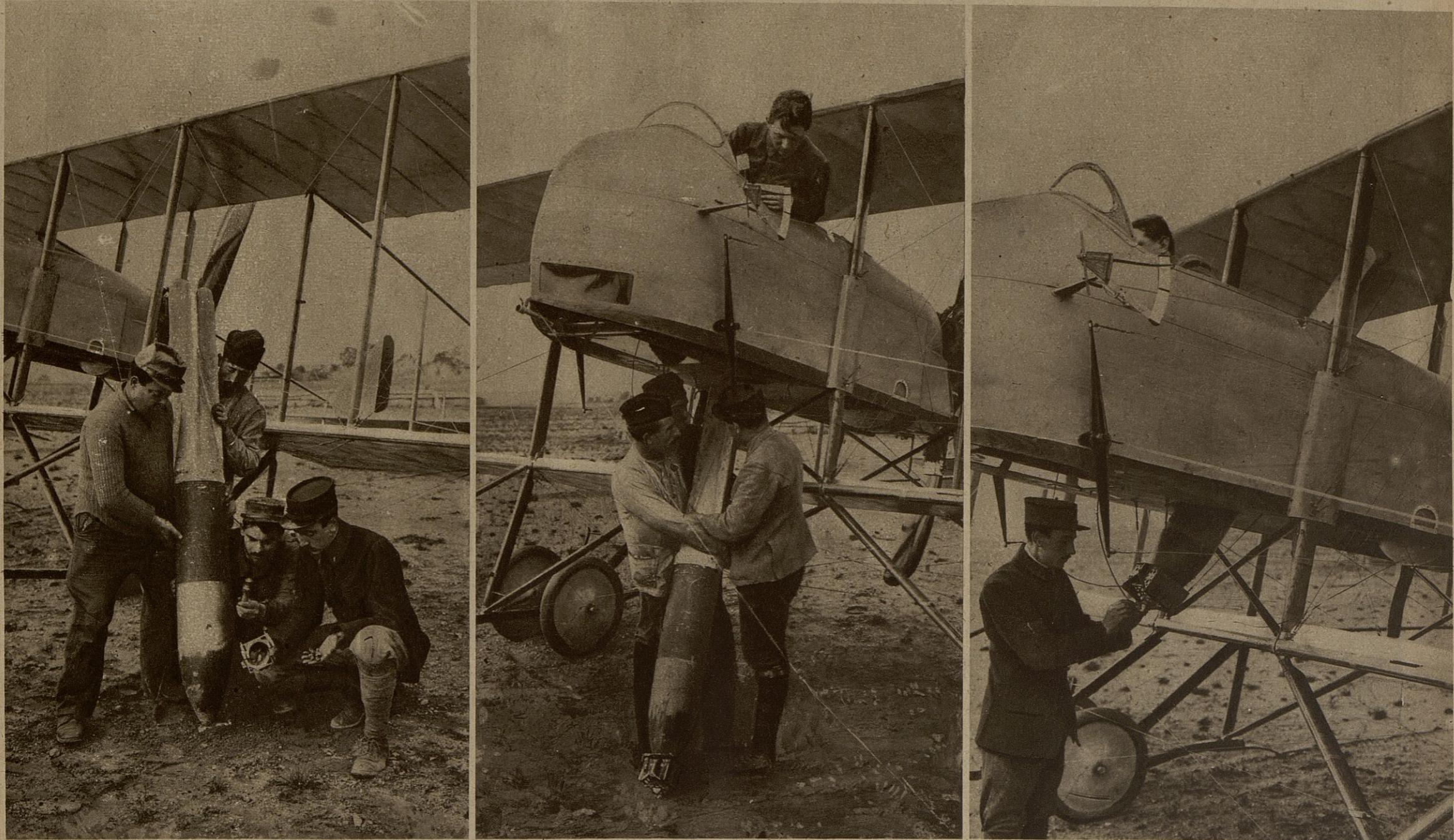
Grâce à leurs efforts persévéchants et à leurs intelligentes méthodes de travail, les Belges ont fait de leur vaste domaine du Congo un Etat prospère et aussi policé que n'importe quelle autre colonie. Peu d'Européens se rendent compte des résultats obtenus par nos alliés ; ces photographies peuvent permettre de s'en faire une idée. Ici, c'est, dans une station éloignée de la côte, une plantation de café, mieux tenue que beaucoup de cultures en Europe.

## LES DERNIERS RAIDS DES "GOTHAS" SUR PARIS ET LA BANLIEUE



Les Allemands ont exécuté, du 11 au 12 mars, leur 21<sup>e</sup> raid aérien contre Paris avec soixante appareils. Le 20<sup>e</sup> avait eu lieu deux jours auparavant. La censure interdisant toute publication de photographies relatives aux dégâts causés par ces raids, nous donnons ici des à-côtés. Ce sont les débris d'un appareil abattu près de Compiègne. En bas, à gauche, la foule à l'entrée d'une rue où tomba une bombe ; à droite, les locataires d'une maison réfugiés dans la cave.

## MISE EN PLACE D'UNE TORPILLE SUR UN AVION DE BOMBARDEMENT



Les aviateurs emploient pour les bombardements aériens des projectiles très différents et dont les effets sont loin de se ressembler, mais qui sont tous redoutables. Un des plus puissants est la torpille, employée aussi dans la guerre de tranchées. Cette photographie nous fait assister à la mise en place de l'engin sur un de nos avions. A gauche, on voit le pilote, assisté de ses aides, armer la torpille de sa fusée ; au milieu, on hisse l'engin à l'endroit où il doit être fixé. A droite, c'est la mise en place du dispositif de déclenchement qui, actionné par une manette, libérera la torpille au-dessus du point visé : les ailettes dont elle est munie augmenteront sa vitesse.



# LA FOLIE D'UN ROI

## LE DERNIER CRIME DE BISMARCK

Guillaume I<sup>er</sup> de Hohenzollern, roi de Prusse et empereur d'Allemagne, leva un peu sa tête de vieillard soigné, à laquelle l'éclatante blancheur des cheveux, de la moustache et des longs favoris donnait un caractère vénérable, et il fixa des yeux mornes, lourds, sur le prince Otto de Bismarck, grand chancelier de l'Empire.

En petite tenue de général d'infanterie, debout et colossal devant son maître assis et tassé dans un fauteuil bas, le prince accentuait encore la brutalité ordinaire de son visage et de son attitude par l'expression de colère haineuse qui avait animé ses dernières paroles et qui maintenant faisait étinceler ses yeux.

Et l'Empereur prononça, d'une voix sourde :

— Mais que reprochez-vous donc au roi de Bavière ?

Malgré le respect auquel il était obligé, Bismarck ne put se contenir. Et il éclata, négligeant les formules protocolaires, dédaignant les mots « sire » et « majesté ».

— Eh quoi ! s'cria-t-il, vous le demandez ! Faut-il que je formule les griefs de l'Empire, donc de vous-même, contre le plus dangereux des rois et princes allemands confédérés !... Les avez-vous donc oubliés, ces griefs, à mesure qu'ils se produisaient ? Peut-être !... Eh bien, soit ! les voici !... Rappelez-vous ! En 1864, Louis II a pris parti contre l'incorporation à la Prusse des duchés de l'Elbe arrachés par nous au Danemark ; Louis II les voulait indépendants, et il soutint contre nous le duc d'Augustenbourg, qui prétendait régner sur les duchés. Et d'un ! — En 1866, avant Sadowa, Louis II joua au balancier entre la Prusse et l'Autriche, et il escroquait, sinon notre défaite, du moins un succès relatif de nos armes, pour faire des Etats de l'Allemagne du Sud les rivaux des Etats de l'Allemagne du Nord où nous étions déjà les maîtres. Contre nous il rêvait une Confédération du Sud dont il eût été le président. Et s'il vint à nous après notre victoire, s'il signa même avec nous un traité secret, le traité qui devait plus tard le lier à nous contre la France, c'est qu'il redoutait le sort des princes dépossédés. Il se soumit, mais sans cacher que sa fierté en était blessée et que son cœur était contre la Prusse. Et de deux ! — En 1867, il ne prit Hohenlohe comme premier ministre qu'après l'avoir refusé pendant trois ans, alors que l'intérêt de l'Allemagne et ma volonté très nette étaient que Hohenlohe, notre ami, fût à la tête du ministère bavarois. Et en 1870, il joua toute une comédie pour se défaire d'Hohenlohe, qu'avec la complicité de la Chambre bavaroise il remplaça par le comte Bray, antiprusse. Et de trois ! — Le 15 juillet 1870, Louis II hésita toute la nuit, jusqu'au matin du 16, avant de déclarer que la Bavière obéirait aux traités et se joindrait à la Prusse dans la guerre contre la France. Il a hésité... hésité !...

Et Bismarck, s'interrompant, leva les bras, blême d'indignation, sincère ou feinte, on ne sait, car ce prince brutal était un grand comédien. Mais il reprenait aussitôt :

— Il a hésité !... Et de quatre ! — Et qu'ont fait ses troupes, qu'a fait l'armée bavaroise pendant la guerre ? Louis II ne se monta pas ; ses généraux étaient tous des incapables ; partout où les Français ne furent pas battus, Coulmiers, Gien, Villepoin, les Bavarois étaient en ligne. Leur seule action a été l'incendie de Bazeilles. Grand exploit, vraiment, que de mes Pomeraniens auraient tout

aussi bien accompli. Rappelez-vous ! Il nous fallut enlever aux princes et généraux bavarois tout commandement effectif et mettre votre Fritz, le prince héritier de Prusse, à la tête des troupes du roi de Bavière ! Et de cinq ! — Mais je n'en finirais pas, si je faisais ainsi le détail de tous les actes hostiles à la Prusse dont Louis II s'est rendu coupable. Faut-il vous en rappeler encore, au hasard ? Et des anecdotes ? Et des paroles ?...

Bismarck souffla, fit un pas en arrière. Et comme l'Empereur, tête baissée, ne répondait pas, le chancelier reprit, la voix tour à tour nuancée de colère et d'ironie :

— Un jour, sa tante Amélie, reine de Grèce, lui demanda s'il reconnaîtrait Guillaume de Prusse, vous, pour suzerain. Il détourna la tête et ne répondit pas. — En 1868, il supprime la pension que le gouvernement bavarois payait au poète Gabriel qui avait célébré l'ère nouvelle, glorieuse et bienfaisante de l'hégémonie prussienne en Allemagne. — Un peu plus tard, il dit devant M. de Cadore, ministre de France à Munich : « M. de Bismarck veut faire de mon royaume une province prussienne. Il y arrivera, hélas ! petit à petit, sans que je puisse l'en empêcher. » Ah ! ah ! ah ! comme il nous hait de n'avoir pu m'en empêcher ! — Ecoutez encore. Louis II a refusé d'assister à une cérémonie qu'organisait la municipalité de Munich pour célébrer notre victoire de Sedan ; il ne quitta même pas son solitaire château de Berg. — Et les chicanes, les discussions, les difficultés qu'il souleva durant tout le cours des négociations pour la fondation de l'Empire..., les avez-vous oubliées ? Avez-vous oublié qu'il refusa tout net d'obéir à l'invitation que vous lui faisez de se rendre en France, auprès de vous ? C'est à peine, et avec quelle mauvaise grâce, s'il consentit à recevoir votre ambassadeur ! Et comme il reçut mal le mien, ce pauvre Delbrück, qui pourtant est la patience et la douceur mêmes !... Enfin, quelles conditions exorbitantes il a osé poser à son adhésion à la constitution de l'Empire ! Je ne vous en rappellerai qu'une : il voulait que sa dynastie et la vôtre fussent à tour de rôle à la tête de la Confédération allemande ! Il voulait après vous, avant vous peut-être, s'asseoir sur le trône de l'empereur d'Allemagne !... Et quand ses troupes revinrent de France, votre fils en tête, Louis II étala sa maussaderie, sa colère, au cortège où il ne put se dispenser d'assister. Et il refusa de se rendre au banquet militaire que son rôle était de présider ! Et j'aurai tout dit quand j'aurai conclu avec les faits : Sire, Louis II, roi de Bavière, hait l'Empire et l'Empereur ; il considère les Hohenzollern comme les usurpateurs de ses droits et de son indépendance ; il ne vous pardonne pas, à vous, roi de Prusse, d'être plus grand et plus puissant que lui.

— Toutes ses sympathies vont à la France, et si Napoléon III avait eu plus de bon sens politique et d'adresse diplomatique, c'est à la France que se serait alliée la Bavière en 1870 !...

— Et s'il est devenu votre vassal, c'est parce que ma diplomatie — ah ! que j'ai rusé ! combien même je me suis humilié ! — ma diplomatie et le prestige de vos troupes l'y ont forcé... Mais, depuis, malgré ses airs nébuleux d'artiste et de dilettante, il est un continual danger pour l'unité de l'Empire. Bref, il est rebelle à la discipline allemande !...

Bismarck souffla, s'appuya de sa large main fermée, de son poing formidable, sur la table de travail de l'Empereur. Et il attendit.

Une minute, deux peut-être, s'écoulèrent dans le silence. Enfin, Guillaume I<sup>er</sup> releva la tête, regarda son chancelier et dit :

— Louis de Bavière est mon neveu.  
— Il n'en est que plus coupable ! riposta ce

même Bismarck qui, plus tard, devait payer de ses fonctions et de son pouvoir son entêtement à se poser en mentor de ses souverains : l'abject Guillaume II aurait trop de vanité pour accepter la tutelle sous laquelle s'était courbé son grand-père.

— Louis de Bavière, reprit l'Empereur, est de nature un rêveur, un impulsif, et...

— Précisément, interrompit Bismarck sans hésiter, nous en ferons un fou...

— Un fou ?... répéta Guillaume I<sup>er</sup> avec surprise. Vous ne voulez donc pas le tuer ?

Le prince de Bismarck éclata de rire. Seul à seul avec son souverain, il se permettait ces dérogations à l'étiquette et combien d'autres libertés. Et il dit, avec une ironie sauvage et menaçante :

— Est-ce qu'on tue un fou... quand il est si facile de le laisser se tuer lui-même ?... Non ! non !... il nous suffira de le faire légalement détrôner, de le faire interner légalement après que légalement il aura été privé de raison... Ensuite... ah ! ensuite... Dieu y pourvoira !

Et de nouveau Bismarck éclata de rire, de son rire lourd et bruyant de grand soudard, qui dédaigne momentanément le fin sourire de la diplomatie.

L'Empereur ne répliqua rien. Il réfléchissait aux avantages qu'aurait la disparition de Louis de Bavière. Et comme ces avantages ne pouvaient être déterminés avec précision que si l'on pesait d'avance la valeur spéciale qu'aurait le successeur de Louis II sur le trône du royaume bavarois, il demanda doucement, sans lever la tête :

— Mais qui donc lui succédera ?... Il est célibataire, son frère Othon est déjà interné...

Bismarck répondit d'un ton léger :

— Son oncle Luitpold me paraît tout acquis...

Et il ajouta, plus grave, en ouvrant et fermant sa main droite :

— Nous l'avons dans la main, celui-là...

Ce fut encore une ou deux minutes de silence. Puis le vieux roi de Prusse, empereur d'Allemagne depuis seize ans déjà, se renversa contre le dossier de son fauteuil et dit, la voix tranquille, quoique chevrotante un peu :

— Mon cher prince, je vous abandonne mon neveu. C'est l'intérêt de l'Empire que les trônes des royaumes et principautés confédérées soient occupés par des Allemands à l'esprit sage et sain...

Il s'interrompit. Et, avec un petit rire de crécelle :

— Et voilà encore, mon bon Bismarck, un crime sur ta conscience...

— Le dernier, sire ! jura le chancelier en étendant la main droite.

Les deux hommes eurent un sinistre et joyeux regard de criminels complices à qui tout réussit. Otto de Bismarck sortit sans s'incliner.

Une cloche sonna dans quelque cour voisine.

A 6 heures de l'après-midi du 23 mai 1886, entre Guillaume I<sup>er</sup>, empereur d'Allemagne, et le prince Otto de Bismarck, chancelier de l'Empire, s'était décidé le sort du roi de Bavière Louis II, ce roi mystérieux, que l'on appelait déjà « le Roi Vierge », que l'on devait bientôt appeler « le Roi Fou », et qui était un admirateur et un ami de la France.

Et il n'est pas dans l'histoire sanglante d'au-delà du Rhin de drame plus hallucinant que celui des derniers jours du seul prince d'Allemagne qui, s'il eût été compris par Napoléon III, aurait pu, ne fût-ce que par son abstention, empêcher la guerre de 1870.

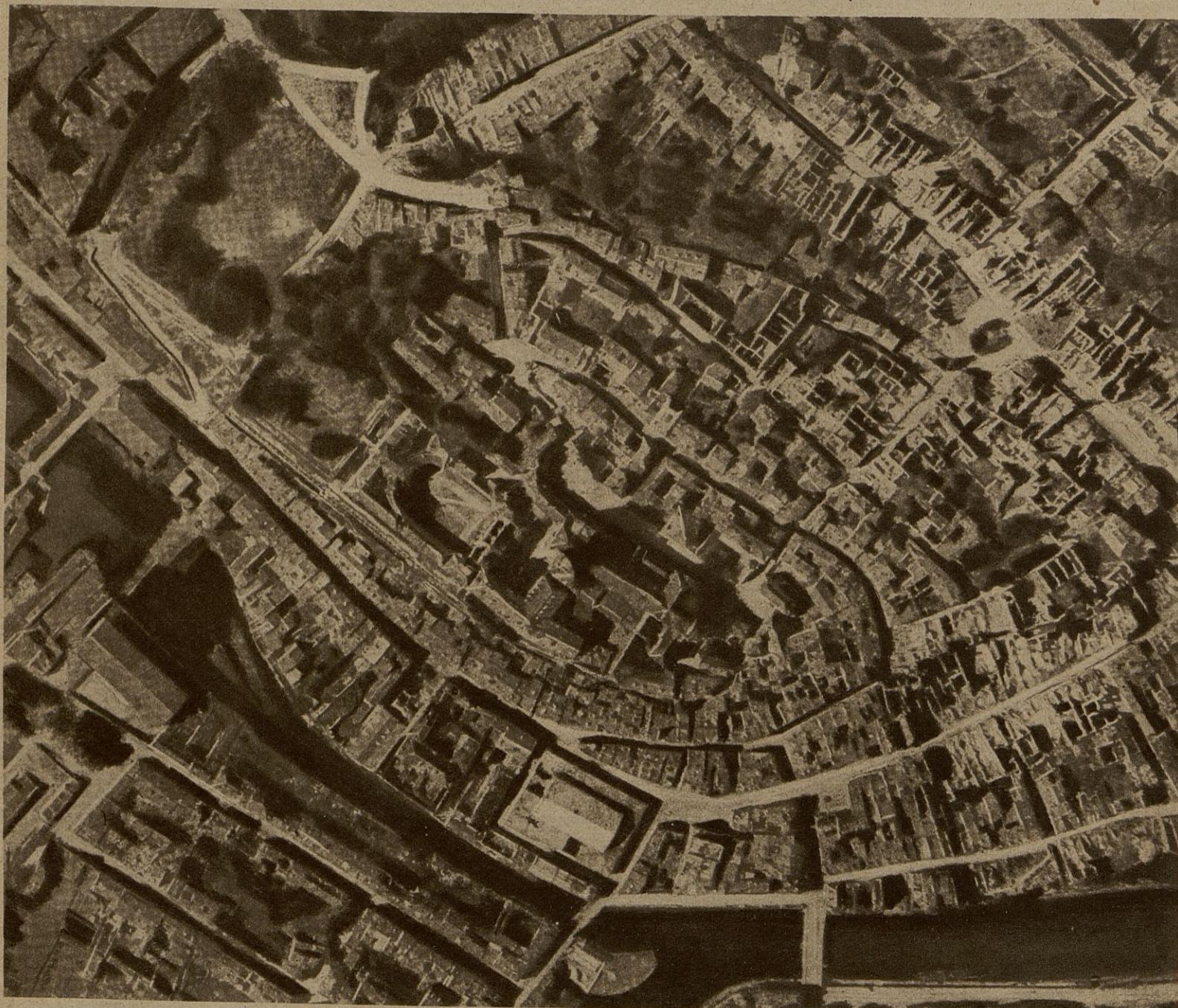
JEAN DE LA HIRE.

(A suivre.)

## VERDUN VU PAR LES ALLEMANDS



*Les Boches publient dans un de leurs illustrés cette photographie de Verdun, où se voit une église restée à peu près intacte, leurs canons n'ayant pu l'atteindre, et ils l'accompagnent de cette légende mensongère : « Vue de Verdun, avec la cathédrale que notre artillerie a systématiquement épargnée. » Or cette église n'est pas la cathédrale.*



*Ces photographies de Verdun sont tirées d'un journal illustré allemand. La vue aérienne a été prise à 5.400 mètres de hauteur ; la citadelle et la cathédrale en occupent à peu près le centre. Par contre, ce n'est pas la cathédrale que l'on voit dans la photographie du haut de la page ; cette photographie et sa légende allemande ont évidemment pour but de montrer que les Boches respectent les églises ; en réalité, ils ont gravement endommagé la cathédrale.*

# Des Choux au lieu de Roses

Chateaubriand, qui était un esprit de rêve et de solitude, avait eu, un jour, cette boutade : « La fleur est la fille du matin, le charme du printemps, la source des parfums, la grâce des vierges, l'amour des poètes. » Or, parce qu'il était poète, il aimait les fleurs. Et en cela il ne se distinguait pas autre mesure de ses concitoyens puisque le Français aime les fleurs et les cultive.

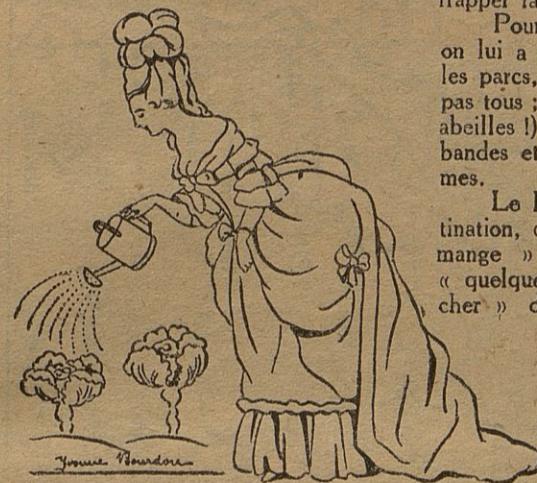
A Paris, dans sa banlieue, parmi les provinces, les jardins fleuris sont à chaque coin de rue, à chaque détour du chemin, au milieu des fermes les plus misérables.

Le pays de France est riche de fleurs, ou plutôt il l'était. Depuis la guerre cruelle, il l'est un peu moins. Peut-être le peuple n'a-t-il pas autant le cœur à faire épanouir les corolles blanches ou roses, les pétales rouges ou violettes. Peut-être les gerbes rares et odorantes, les bouquets humbles et délicats, les fleurs languissantes et solitaires, rustiques et éphémères, orgueilleuses, suaves, timides ou veloutées, dont le parfum est enivrant et le langage symbolique, demandent, en cette époque troublée, trop de soins, trop de temps et trop de peines.

Mais, qui l'eût cru ? c'est une concurrence terre à terre, si j'ose ainsi m'exprimer, une concurrence née de la cherté de la vie qui vient de frapper la fleur.

Pour tout dire, cette année, on lui a préféré le chou. Dans les parcs, dans les jardins (oh ! pas tous ; il reste du pollen aux abeilles !) on a piétiné les plates-bandes et on a semé des légumes.

Le légume étant, par destination, « quelque chose qui se mange » et, par définition, « quelque chose qui coûte très cher » de par sa rareté, le sacrifice consenti à Flore, déesse des jardins et mère du printemps, est léger. Bien plus, il est naturel. Mieux encore, il est nécessaire.



Ainsi le haricot à rames, que prisaient fort Napoléon le Grand, a-t-il supplplanté la rose mousse ; l'oignon cher aux Egyptiens, la tulipe fragile ; la pomme de terre appréciée de Parmentier, le géranium écarlate, et le chou, ce crucifère modeste mais si divin que les Grecs, dans le temps d'Homère, prétendaient être né de la sueur féconde de Jupiter, s'épanouit-il sur la terre où les oeillets et les jasmins embaumés réjouissaient le regard et flattaiient l'odorat.

Aussi bien a-t-il fallu la guerre pour nous révéler que la culture potagère est à peu près possible partout et qu'au surplus, tel qui cultivait la fleur ne déchoit pas à cultiver le légume.



Les autorités officielles elles-mêmes que n'agitent aucun amour-propre déplacé ont rompu avec une tutélaire tradition. Nul n'ignore que la tradition consiste à répéter durant des jours, des années ou des siècles, les mêmes mots ou les mêmes gestes pour que le mot ou le geste initial, se perpétuant à travers les générations, passe intact à la postérité. En l'espèce, le geste consistait à semer de fleurs des parterres où toujours il y avait des fleurs et de gazons des pelouses où toujours le gazon verdissait.

Mais il y a quelque chose de changé...

Que le promeneur qui s'attarde dans le parc de Versailles ne cherche pas, près de trois marches de marbre rose, la flore qui depuis Le Nôtre, jardinier fameux et courtisan habile, s'épanouissait pour l' enchantement des yeux. La physiologie du goût, science exacte de Brillat-Savarin, a fait des adeptes. Et si ventre affamé n'a pas d'oreilles, on peut prétendre, pour continuer ce néologisme, qu'il n'a d'yeux non plus.

Ainsi, passants amoureux de floriculture, éloignez-vous.

Mais vous qui mesurez à votre appétit un boisseau de haricots prédommes, de Soissons ou des flageolets, contemplez à vos pieds la sève féconde.

Si d'aventure, un garde du majestueux séjour passait là, il répondrait à vos questions, pour peu qu'il ait, si j'ose dire, une certaine culture, que déjà vingt hectolitres de haricots blancs et ventrus ont été récoltés à chaque bord des allées saupoudrées de graviers fins. Et les jardiniers officiels ne s'en tiendront pas là. Puisque le haricot a grimpé, la pomme de terre pourra bien se tenir. D'autres plants, fraîchement retournés, fumés comme il convient et soignés avec art, donneront à leur tour, la saison prochaine, le précieux tubercule qui est le pain du pauvre surtout dans des jours où le pain est menu.

Mais que l'ombre de la « Jolie Fermière » qui erre par les bosquets ne soit point jalouse. On pense à son Trianon et, là aussi, la récolte s'annonce heureuse.

Qui eût dit, ô Temple de l'Amour, dont les fleurs délicates te faisaient une parure embaumée au temps que Marie-Antoinette présidait à tes destinées, qui eût dit que les colonnes légères de la rotonde grecque s'élèveraient un jour parmi des planches potagères ?

Qui eût pensé, ô Trianon, qu'il faudrait une guerre, une grande guerre, pour faire ce que les révolutionnaires de 93 avaient tenté en vain, le labour de ton terreau finement tamisé !

Représentez-vous les nécessités actuelles reportées à l'époque de la cour : une marquise à falbalas arrosant des choux-cabus d'un minuscule arrosoir rempli de l'eau fraîche de la fontaine voisine par les soins diligents de son page ou de son chevalier servant. Et pour compléter le tableau, la royale laitière servant le lait de son étable !



Le parc de Fontainebleau se devait de n'être point en reste avec son cadet. Plus de quatre hectares se sont couverts de pommes de terre, de carottes, de poireaux, de choux, de navets et de rutabagas.

Il a fallu pour cela, bien entendu, des semences et de l'engrais, il a fallu des outils et des bras. Mais il a fallu avant tout que le ministre des Beaux-Arts — dans le temps que ce ministère existait — donnât son autorisation. Qui saura, jamais quels drames ont pu se jouer autour d'une semblable détermination ! Donner des rutabagas vulgaires, mais nourrissants, comme gardes du corps à la treille royale dont les grumes mûries à l'automne s'adjugent à des prix somptuaires !

On fit venir un détachement d'artilleurs. Mais que l'on se rassure. Ce n'était pas par crainte d'émeute. C'était pour cultiver les choux. D'ailleurs, les territoriaux de Fontainebleau ont fait bonne et intéressante besogne puisque la récolte a dépassé toute espérance.

Les tièdes journées d'un printemps précoce permettent déjà de supposer une fort honnête production. Tandis que bourgeonnent les arbres de la forêt, les germes tendres soulèvent la terre créatrice. Les potagers de Fontainebleau nous réservent des primeurs.

Il faut dire que là on a bien fait les choses, puisqu'on les a faites grandement. Près de cinq hectares de prairies ont été ensemencés. Les artilleurs ont retourné la terre. Vous avouerez que ce sont des gens qui s'y entendent. Les civils venus en vagues successives ont planté. Pour avoir planté, ils récolteront. Ils récolteront des légumes d'autant mieux venus que la municipalité, généreuse, a donné à chacun deux mètres cubes de fumier. Avec la bonne volonté de tous, l'effort a été couronné de succès. Gare aux maraîchers qui voudront spéculer ! Les jardiniers de Fontainebleau auront de quoi répondre et surtout... de quoi manger.

Quand l'on pense qu'un jour — il y a bien longtemps, car c'était du temps d'Henri IV — le jardinier royal fit cette réponse à son monarque qui, se promenant avec d'Epernon, gouverneur rapace mais Gascon de pur terroir, se plaignait du mauvais entretien des parterres :

— Sire, je ne puis rien faire venir dans ce terrain-là.

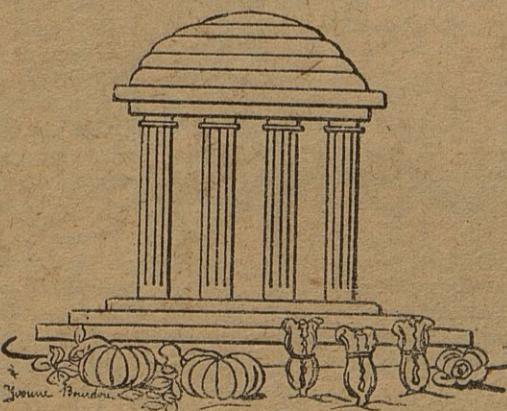
Mais faut-il rappeler que le bon roi Henri lui avait répliqué en regardant d'Epernon :

— Semez-y des Gascons, ça pousse partout !

A défaut de « Gascons » il aurait pu essayer avec succès, comme l'a fait le jardinier-chef actuel, de garnir le parterre de plantes médicinales : bourrache, sauge, pavot, qui ont prospéré de façon remarquable et qui ont été vendues, et bien vendues, aux enchères.

A Chantilly, à la Malmaison, à Saint-Cloud, bien des fleurs ont été sacrifiées. Plus d'une promenade de Paris a vu aussi convertir sa flore en culture potagère.

Mais l'initiative privée n'est point en reste. Puisque dans les jardins et les parcs publics la substitution des oignons comestibles aux oignons à fleurs a pu s'opérer avec un succès marqué, les possesseurs de parterres de fleurs, des plus riches aux plus pauvres, des somptueuses pelouses au jardinier modeste mais odorant, ont évolué dans le choix de leurs semis. La pensée et le réséda, la jacinthe et l'œillet ont été délaissés.



Faire des pommes de terre, ramer des pois est le mot d'ordre. C'est aussi le mot de ralliement. Et le marché aux graines potagères a vu les demandes affluer. — Voulez-vous voir mes roses ? disait-on avec orgueil. — Venez voir mes « quarantaines », dit-on avec fierté. Et dans plus d'une propriété privée, la ciboule et le cerfeuil — ces herbes rares — sont l'ornement et la bordure des allées soigneusement ratissées.

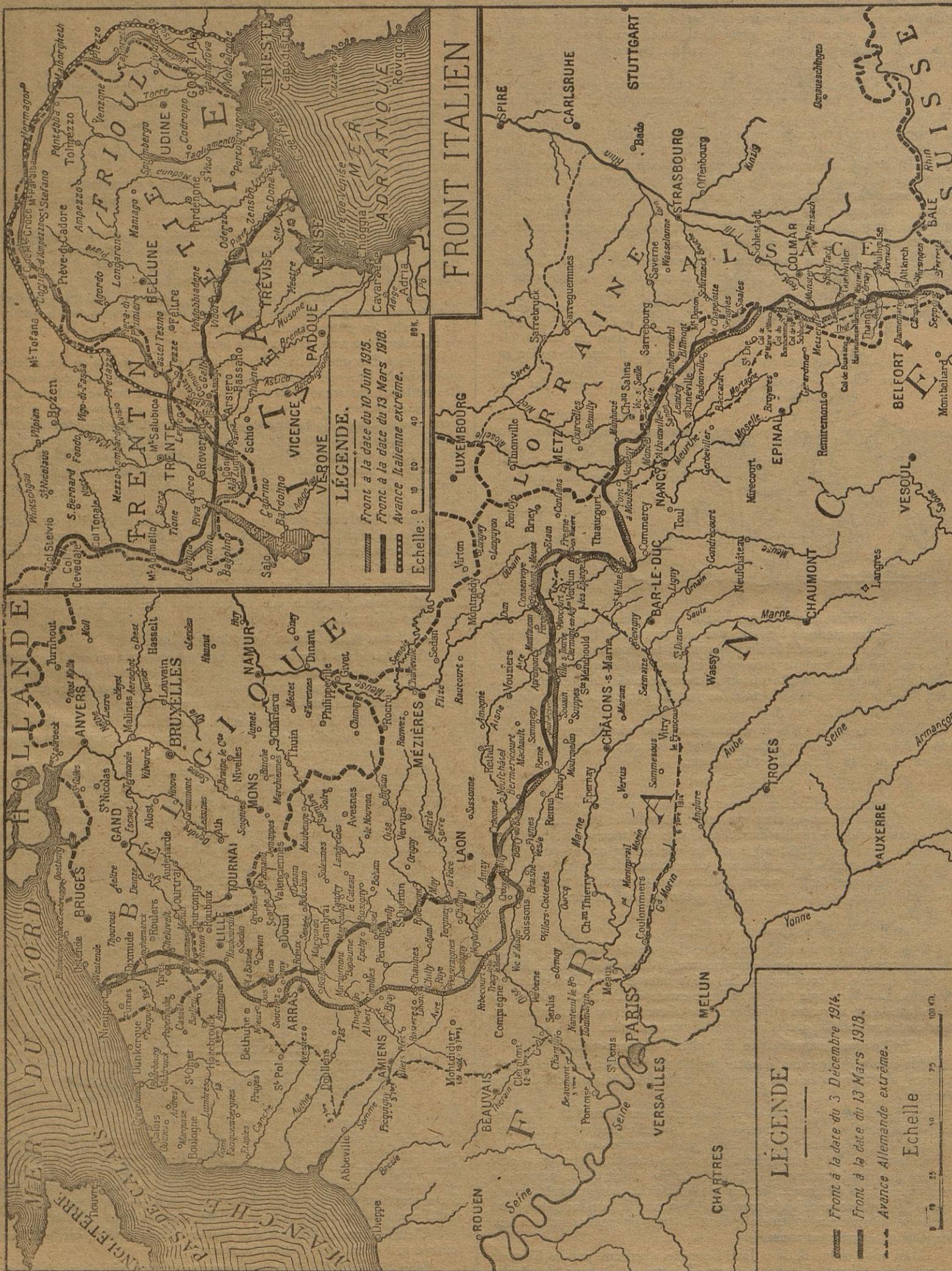
C'est le règne du légume. Ne nous en moquons point, car le but est louable et l'effort vaut d'être récompensé.

Mais la plus belle récompense pour tous ceux qui se sont appliqués à cette tâche, un peu ingrate quelquefois, n'est-elle pas d'augmenter nos ressources d'alimentation ?

En ces temps de restrictions, il n'est rien de trop... qui se puisse manger.

CAMILLE DUCRAY.

## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)



La vaillante armée belge ne se contente pas de repousser les incursions des Allemands ; elle attaque à son tour ; le 6 mars, elle ramenait 116 prisonniers dont 5 officiers des troupes d'assaut. Voici quelques-uns de ces prisonniers.



M. J.-L. Dumesnil, sous-secrétaire d'Etat à l'aviation, a remis à Garros la rosette d'officier et à Marchal la croix de chevalier de la Légion d'honneur. A la droite de Garros on voit ici le lieutenant Heurteaux.

M. Baker, ministre des Etats-Unis, est venu en France pour visiter l'armée américaine et les camps d'instruction. Son séjour à Paris a coïncidé avec l'incursion des « Gotha » sur la capitale.

## SUR LE FRONT ORIENTAL

Il n'est pas inutile de compléter par quelques précisions les renseignements que nous avons donnés sur les modifications par lesquelles se traduit sur la carte la paix signée entre les Boches et leurs amis bolcheviks. La ligne frontière mentionnée dans l'article 3 du traité, et qui sépare de la Russie les territoires qui ne sont plus désormais soumis à sa souveraineté, part du nord du golfe de Riga (les îles restant à l'ouest), passe au nord de Riga, Hinzenberg, Ogergalle, suit la rive sud de la Dvina jusqu'à Druja, puis révient à l'ouest jusqu'au nord du lac Drisviaty, à Widsy, passe à l'est de Sventzjany, Michalski, Cerwjany, Slobodka, à l'ouest d'Oszmjany, au confluent du ruisseau Gawja et du Niemen, au confluent de la Schava, puis à Zelwa, Ruzmny, Pruzany, ces deux dernières villes étant à l'est de la ligne, Kamienico-Litovsk, Wisoko-Litovsk, Melniki et Zsarniki.

La situation en Russie reste aussi confuse. Il est certain que le récent traité de paix ne donne satisfaction qu'aux Empires centraux ; si la population russe, dans son ensemble, paraît résignée à en subir l'exécution, c'est qu'il lui est impossible de faire autrement. Trotsky lui-même est éccœuré de l'œuvre à laquelle il a donné sa coopération et il a donné sa démission de « commissaire aux affaires étrangères ». Le gouvernement, ou plutôt le groupe des « commissaires du peuple » qui se donne ce titre, s'est transporté, le 10 mars, à Moscou. Le Congrès des Soviets, qui aura à se prononcer sur la ratification du traité de paix, aura à statuer aussi sur l'opportunité de ce transfert de la capitale.

Comme il fallait s'y attendre, la Finlande a conclu avec l'Allemagne un traité de paix par lequel elle fait reconnaître son indépendance et son autonomie et qui contient à peu près toutes les stipulations d'usage en pareil cas. Une vive effervescence continue à régner en Sibérie. Le prince Lvoff y aurait constitué un gouvernement dont la force armée se composerait en majeure partie de troupes cosaques hostiles aux dirigeants de Petrograd. De nombreux conflits armés auraient éclaté entre les cosaques et les bolcheviks qui veulent à tout prix régénérer malgré elle la Sibérie. On s'attend à la prochaine intervention du Japon en Asie extrême-orientale : elle n'est retardée que par différentes négociations diplomatiques qui d'ailleurs se poursuivent sans difficultés entre tous les gouvernements de l'Entente.

En Roumanie, les négociations pour la conclusion définitive de la paix sont assez laborieuses. On sait que la Roumanie devra faire des concessions désastreuses sur le terrain économique ; ses pétroles, ses céréales, c'est-à-dire le meilleur de ses productions, seraient presque complètement accaparés par ses puissants voisins ; mais on espère qu'elle obtiendra un dédommagement territorial en Bessarabie.

**PALESTINE ET MÉSOPOTAMIE.** — Les troupes du général Allenby ont poursuivi en Palestine leur marche vers le nord, malgré une résistance assez vive de l'ennemi : le 9 et le 10 mars, a été réalisée une progression de quelques milles sur un front étendu.

Les lieux qui bornaient cette avance générale, maintenant bien dépassée, sont Khel-Beiyudat-Abu-Tellul, Keer-Malik, Tel-Asir et Selwad.

**LE PAYS DE FRANCE** offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 178 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 7 et intitulé : « Une vue des bords de l'Yser et de Nieuport sous la neige. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

## La Guerre en Caricatures



SCENE DE MENAGE, PAR ALBERT GUILLAUME.

*Le permissionnaire : « Ah ! bon Dieu ! Heureusement que je repars en perm de quatre mois pour le front !... »*



ÇA N'EST PLUS A DIRE, PAR ALBERT GUILLAUME.

— Achetez donc ça, mon cher... Je vous l'aurais pour un morceau de pain !...  
— Peste ! comme vous y allez ! mes 300 grammes !...